

**Henri Ellenberger**  
***Ethno-psychiatrie. Édition critique***  
**établie et présentée par Emmanuel Delille,**  
**ENS Éditions, 2017.**

**Yannis Gansel** (Hospices civils de Lyon et ENS Lyon)

Au tournant des années 2000, une vive polémique oppose Didier Fassin à Tobie Nathan au sujet des pratiques ethnopsychiatriques en France. Fassin entend exposer les dérives épistémologiques et politiques de cette discipline. Il établit une comparaison entre Tobie Nathan et John Colin Carothers, médecin britannique commis pour enquêter sur une révolte indigène au Kenya dans les années 1950. Partant de là, Fassin dénonce deux écueils du travail de Nathan. D'une part, « l'entreprise ethnopsychiatrique » relève d'un culturalisme larvé, réifiant l'altérité culturelle et reconduisant les mêmes présupposés essentialistes que le racisme le plus classique. D'autre part, l'abrasion des enjeux politiques rend ces praticiens aveugles au contexte post-colonial dans lequel ils participent au traitement des populations migrantes (en particulier des enfants et des familles).

Deux décennies plus tard, le livre édité par l'historien Emmanuel Delille vient donner un éclairage nouveau à cette polémique française. L'ouvrage s'organise en deux parties : une présentation historique par Delille, suivie des articles relatifs à l'éthnopsychiatrie publiés par Henri Ellenberger (1905-1993) dans l'*Encyclopédie médico-chirurgicale* (EMC) entre 1965 et 1967. Première remarque, le livre est présenté comme une réédition des textes d'Ellenberger, l'historien s'effaçant en quelque sorte derrière ses sources. Ce choix éditorial ne relève pourtant pas de la coquetterie mais témoigne d'une véritable orientation historiographique. En retraçant une histoire des réseaux savants transatlantiques, Delille tout à la fois fait connaître un auteur oublié du lectorat français et place cette méconnaissance dans une perspective historique, culturelle et sociale.

Ellenberger est en effet une figure de second plan en France, reléguée par celle de Georges Devereux, référence récurrente pour Nathan comme pour ses détracteurs. Pourtant, Ellenberger a été un auteur prolifique, ayant l'empan d'un encyclopédiste, tour à tour clinicien, ethnologue et historien. Francophone, fils d'un pasteur suisse, passé par les colonies d'Afrique australe puis par la

France entre deux guerres où il suit sa formation médicale, il voit sa carrière et son œuvre intellectuelle prendre une nouvelle tournure à partir des années 1950 lorsqu'il traverse l'Atlantique. D'abord aux États-Unis puis au Québec, Ellenberger se fait connaître pour ses travaux sur l'histoire du mouvement psychanalytique. Son livre sur la découverte de l'inconscient paru en 1974 lui vaut sa postérité outre-atlantique. A l'issue de son passage à l'Université (anglophone) McGill de Montréal, Ellenberger devient également l'un des premiers auteurs académiques de l'ethnopsychiatrie. La discipline est fondée dans cette institution en 1955 par l'anthropologue Jacob Fried et le médecin et psychanalyste Erik Wittkower. La première grande recherche ethnopsychiatrique d'Ellenberger, datée de 1961, porte sur les effets familiaux de la maladie chronique infantile en fonction des contextes culturels et sociaux. Les textes réédités ici sont passionnants, tant par leur structure claire, didactique, très typique de la vocation pédagogique de l'EMC, que par leur érudition. L'éclectisme d'Ellenberger, plus distant de la psychanalyse que Devereux, lui donne un ton contemporain et ses articles n'ont guère à envier aux manuels les plus récents de psychiatrie transculturelle.

Le paysage académique américain des années 1950 est très marqué par le culturalisme et par le développement des *area studies*, ces études socio-anthropologiques des « aires culturelles ». Si la pensée d'Ellenberger ne doit pas être taxée trop vite de culturaliste, il appréhende néanmoins avec réticence le structuralisme de Levi-Strauss, dominant alors le paysage intellectuel français. Cette distance contribue à la faible reconnaissance d'Ellenberger dans les années 1960 et 1970 en France. Par ailleurs, le courant de l'ethnopsychiatrie se développe en parallèle de la pensée post-coloniale, sans que des liens puissent réellement se tisser entre ces deux mouvements intellectuels. La non-rencontre avec, par exemple, Frantz Fanon, lui aussi relativement méconnu en France en regard de sa postérité internationale, illustre cette histoire parallèle.

Pour autant, il serait faux de penser que l'ethnopsychiatrie se situe en continuité de la médecine coloniale incarnée par Carothers. A sa naissance, cette discipline entretient des liens complexes avec la psychiatrie « exotique ». Delille rappelle que la distinction entre ethnopsychiatrie et psychiatrie transculturelle tient initialement moins d'une différenciation conceptuelle que de polarisations linguistiques et politiques très vives à Montréal. L'expression « ethnopsychiatrie » était initialement consacrée en français et celle de « psychiatrie transculturelle » en anglais, sans nuance nette dans cette traduction. Ce n'est que plus tard que ces termes ont renvoyé à deux dimensions conceptuelles : d'une part,

prendre en considération les savoirs des ethnies locales sur la maladie mentale (l'ethnopsychiatrie issue de la médecine coloniale), d'autre part, développer des réseaux de savoirs transnationaux (la psychiatrie transculturelle). Delille montre combien Ellenberger, même s'il ne peut pas s'affranchir des terminologies coloniales (il désigne les indigènes comme « primitifs »), a à cœur de se démarquer de la psychiatrie exotique des empires coloniaux. Cette dernière, construite sur des récits de pionniers et missionnaires, reprend en large partie des considérations romantiques et orientalistes du XIX<sup>e</sup> siècle, critiquées après-guerre par Edward Said. Dès les années 1960, Ellenberger exécute cette démarcation en s'intéressant à la culture non seulement comme situation exotique, mais aussi comme posture réflexive portant sur les pratiques occidentales. Il étudie les formes prises par les troubles mentaux dans les pays lointains et leurs modes de traitement locaux. Il détaille ainsi le très commenté « *amok* » de Malaise ou le « *shinkeishitsu* » japonais (p. 132). Mais, Ellenberger constitue aussi une ethnopsychiatrie de l'Occident, s'intéressant par exemple aux sectes anabaptistes de Bohême ayant essaimé aux États-Unis et au Canada (p. 154). Il exhume une boutade percutante de Pierre Janet qui souligne, plusieurs décennies avant les concepts « d'habitus » ou les théories de « l'étiqetage », la relativité sociale du traitement des malades selon leur classe (« lorsqu'un malade est pauvre, on l'interne à l'asile avec un diagnostic de psychose, lorsqu'il est riche, c'est un « excentrique » soigné dans sa villa par des gardes malades », p. 156). Même s'il n'y fait pas directement référence, ses articles de l'EMC semblent imprégnés par son expérience d'ethnographe dans la campagne poitevine. Jeanne Favret-Saada explorera, dix ans plus tard, le rôle de la magie dans le bocage et ses connections ambiguës avec la psychiatrie, dans une étude qui servira de modèle pour l'anthropologie contemporaine.

Enfin, la naissance de l'ethnopsychiatrie entretient des liens étroits avec le développement de l'épidémiologie psychiatrique globalisée qui préfigure l'avènement du DSM-III en 1980. À partir des années 1950, l'outil statistique change d'usage en médecine. Il sert non plus à décrire et prévenir les épidémies mais à penser la complexité étiologique par la modélisation des facteurs de risque. Si l'étude menée à Framingham en 1948 sur les maladies cardiovasculaires fait office de date-clef pour ce changement, l'université McGill tient un rôle dans la diffusion de ces modélisations en santé mentale et dans l'exportation des méthodes de standardisation vers la France. Les ethnopsychiatres sont des acteurs de premier plan dans cette extension, maniant tout autant les données qualitatives que quantitatives.